



Lucie Morel

— La Sentinelle de Caix —

Préface — Pour que la mémoire demeure

Ce livret est né d'un silence.

Un silence qui traverse les générations, celui des villages qui ont vu passer l'Histoire sans jamais la revendiquer, celui des femmes et des hommes qui ont servi sans chercher à être nommés. À Caix, ce silence a un visage : celui de Lucie Morel.

Ce livre n'a pas été écrit pour ajouter un nom de plus à une liste, ni pour glorifier une héroïne au sens spectaculaire du terme. Il a été écrit pour rendre visible une fidélité, pour rappeler qu'il existe des formes de courage qui ne font pas de bruit, mais sans lesquelles rien ne tient.

Lucie Morel n'a jamais cherché la reconnaissance. Elle a soigné pendant la Grande Guerre, résisté pendant la Seconde, veillé toute sa vie durant. Elle a incarné cette force tranquille qui traverse les épreuves sans jamais rompre. En racontant son parcours, c'est aussi l'histoire de Caix qui se révèle : un village façonné par les siècles, par les guerres, par la foi, par l'entraide et par une mémoire profondément enracinée dans sa terre.

Ce livret s'adresse d'abord aux habitants de Caix.

À ceux d'aujourd'hui, pour qu'ils sachent sur quels pas ils marchent.

À ceux d'hier, pour qu'ils ne soient pas oubliés.

À ceux de demain, pour qu'ils comprennent que l'Histoire ne se joue pas uniquement sur les champs de bataille, mais aussi dans les maisons, les églises, les souterrains, et dans les gestes quotidiens.

Il s'adresse également à tous ceux qui, au-delà du village, reconnaissent dans cette histoire une part de la mémoire collective française. Car Lucie Morel n'est pas une exception isolée : elle est le reflet de ces innombrables sentinelles anonymes qui ont tenu la nation debout lorsque tout semblait vaciller.

En avril 2026, à l'occasion de cette cérémonie de commémoration, ce livret n'a pas vocation à refermer une page. Il est au contraire une transmission. Une invitation à se souvenir, à comprendre, et à honorer autrement : par le respect, par la continuité, par la fidélité.

Que ces pages soient lues, transmises, conservées.

Qu'elles rappellent que certaines vies, même silencieuses, éclairent durablement un lieu et ceux qui l'habitent.

À Caix, la terre se souvient.

Et désormais, la mémoire est aussi écrite.

Antoine

Prologue — La terre qui se souvient

Il est des terres qui parlent à voix basse.

À Caix, il faut savoir écouter.

Le plateau du Santerre ne se livre pas d'un seul regard. À première vue, ce n'est qu'une étendue paisible, ondulée par les saisons, striée de chemins agricoles et bordée de haies battues par le vent. Mais sous cette terre lourde et fertile, la mémoire est profonde. Elle est faite de silex taillés, de fondations gallo-romaines, de souterrains creusés à la hâte pour fuir l'envahisseur, de pierres d'église usées par des siècles de prières murmurées. Ici, le sol n'est jamais neutre : il a vu passer des armées, des famines, des renaissances, et des hommes qui n'avaient pas vocation à devenir des héros.

Caix est un village ancien. Bien avant que les clochers ne dominent l'horizon, des hommes s'y sont installés, attirés par la richesse de la terre et la protection du relief. Les siècles l'ont façonné comme on façonne une âme : lentement, dans la douleur parfois, mais toujours dans la continuité. Chaque époque y a laissé une trace — un mur, un nom, une légende — que le temps n'a jamais complètement effacée.

Au fil des âges, Caix a appris à se taire pour survivre. À se cacher dans ses muches lorsque la guerre montait. À se relever quand les champs étaient piétinés, les maisons éventrées, les familles décimées. Ce village de Picardie n'a jamais crié sa bravoure ; il l'a vécue.

C'est dans cette terre de silence et de résistance qu'est née Lucie Morel.

En août 1880, lorsque ses premiers cris résonnent dans la maison familiale de La Panneterie, la France se remet à peine de ses blessures. La guerre est encore un souvenir proche, une douleur transmise dans les regards et les récits du soir. Dans cette demeure aux murs épais, Lucie grandit entourée d'histoires qui ne figurent dans aucun manuel scolaire : celles d'un père ancien soldat du Mexique, revenu avec la pudeur des hommes qui ont vu trop de morts, et d'une mère dont la foi solide structure les jours comme les saisons.

Lucie appartient à une lignée qui n'a jamais cherché la lumière. Ici, on sert avant de parler. On endure avant de se plaindre. Le courage ne s'affiche pas ; il se transmet. Dans un tiroir, un chapelet de bois façonné par le grand-père devient le fil discret d'une fidélité à Dieu, à la terre et aux siens. Ce n'est pas un symbole

encore, seulement un objet du quotidien. Mais déjà, il porte le poids des générations.

Enfant, Lucie observe. Elle regarde les visages sculptés de l'église, les mains calleuses des ouvriers, les silhouettes courbées des anciens. Elle apprend sans qu'on le lui dise que la vie est faite de devoirs plus que de promesses. Que l'on n'est jamais seul sur cette terre, parce que ceux qui ont vécu avant continuent d'habiter les lieux.

Elle ne sait pas encore que son existence traversera deux guerres. Elle ignore qu'elle fermera les yeux d'un prince mourant, qu'elle sauvera des hommes tombés du ciel, qu'elle portera un autre nom pour servir la liberté. Elle ne sait pas qu'un jour, sa silhouette deviendra indissociable de celle du village, au point que l'on ne pourra plus parler de Caix sans évoquer Lucie Morel.

Pour l'instant, elle est simplement une enfant du Santerre.

Mais la terre, elle, sait déjà.

Car ici, à Caix, rien ne se perd vraiment. Les pas s'effacent, les voix se taisent, les maisons changent de mains. Pourtant, quelque chose demeure, enfoui, patient, prêt à ressurgir lorsque l'Histoire frappe de nouveau.

Lucie Morel sera de ceux qui veillent.

Et tant que son nom sera murmuré, la terre de Caix continuera de se souvenir.

Première Partie — Naître d'un héritage

Chapitre 1 — La fille du soldat

La maison de La Panneterie ne payait pas de mine. Ses murs épais, bâtis pour durer plus que pour séduire, racontaient déjà une histoire de résistance au temps. On y entrait comme on entre dans une forteresse humble : sans faste, mais avec le sentiment d'être à l'abri. C'est là que Lucie Morel ouvrit les yeux sur le monde.

Son père était un homme discret. Il parlait peu de lui, encore moins de ce qu'il avait vu. Ancien soldat du corps expéditionnaire du Mexique, il avait connu la poussière brûlante, les bivouacs lointains et la discipline d'un Empire finissant. Revenu à Caix sans médailles ostentatoires ni récits héroïques, il avait repris la vie paysanne avec cette gravité tranquille propre aux hommes qui ont compris très tôt que la guerre ne glorifie rien, sinon l'endurance.

Quand il parlait, c'était le soir, à voix basse, autour de la table de bois marquée par les années. Il évoquait parfois des marches interminables, des camarades laissés sur des terres étrangères, le sentiment étrange d'avoir servi une patrie loin de chez soi. Lucie l'écoutait sans poser de questions. Elle comprenait déjà que certaines choses ne se demandent pas. Elles se reçoivent.

Sa mère, elle, était le pilier invisible de la maison. Une femme de foi, droite, patiente, pour qui chaque journée avait un ordre précis, rythmé par le travail, la prière et l'attention portée aux autres. Elle ne parlait pas de courage ; elle le pratiquait. C'est d'elle que Lucie reçut cette manière de tenir debout sans jamais hausser la voix.

Dans un tiroir soigneusement rangé reposait un chapelet de bois sombre, façonné de la main du grand-père. Il passait parfois d'une main à l'autre, non comme un objet sacré, mais comme une présence familière. Lucie voyait sa mère y poser les doigts chaque matin. Elle ignorait encore que ce petit objet accompagnerait toute sa vie, comme une boussole silencieuse.

Autour de la maison, Caix suivait son rythme ancestral. Les champs changeaient de couleur selon les saisons, les cloches de l'église marquaient le temps plus

sûrement que les horloges, et chacun connaissait la place de l'autre. Le village était un monde clos, mais jamais étroit. Il formait un ensemble solidaire, façonné par les siècles, où l'on savait qu'en cas de malheur, personne ne resterait seul longtemps.

Lucie grandissait dans ce décor sans éclats. Elle observait davantage qu'elle ne parlait. Elle remarquait les absences autour des tables, les silences lors des offices, les regards qui se détournaient à l'évocation de certains noms. Déjà, elle comprenait que le passé n'était pas mort à Caix : il circulait dans les conversations, les gestes, les habitudes.

À l'église, elle aimait lever les yeux vers les statues immobiles, ces visages de pierre marqués par la souffrance et la patience. Elle y puisait un apaisement étrange, comme si ces figures muettes lui transmettaient une leçon ancienne : tenir, quoi qu'il arrive.

Sans le savoir, Lucie héritait de quelque chose de plus grand qu'elle. Un mélange de foi, de pudeur et de fidélité à la terre.

Un sens du devoir qui ne cherchait ni reconnaissance ni gloire.

Elle ne savait pas encore soigner, ni cacher, ni résister.

Mais déjà, dans cette maison simple du Santerre, se formait le socle d'une vie qui ne reculerait jamais devant l'épreuve.

Lucie Morel était la fille d'un soldat.

Elle deviendrait bien davantage ... sans jamais cesser d'être cela.

Chapitre 2 — Grandir à Caix

Grandir à Caix, à la fin du XIX^e siècle, c'était apprendre très tôt à reconnaître le monde à ses bruits. Le frottement des sabots sur les chemins de terre, le souffle du vent dans les peupliers, le battement régulier des cloches qui scandait les heures plus sûrement que n'importe quelle montre. Lucie apprit ces sons avant même de savoir lire. Ils devinrent le fondement discret de son rapport au temps.

Le village vivait au rythme de la terre, mais il n'était pas figé. On y sentait déjà les frémissements d'un siècle nouveau. Des ateliers s'élevaient, la bonneterie attirait des ouvriers, les conversations se peuplaient de mots nouveaux — progrès, machines, avenir. Pourtant, malgré ces changements, Caix restait fidèle à lui-même : une communauté soudée, où chacun connaissait l'histoire de l'autre sans jamais avoir besoin de la raconter.

Lucie allait à l'école des filles du village, un bâtiment imposant dont la silhouette dominait le quartier. Édifiée vers 1884, comme l'indique la date inscrite en façade, cette nouvelle école avait remplacé un établissement plus ancien, devenu trop exigü. Sa taille, inhabituelle pour un village rural, témoignait d'une époque de transformation : celle de l'essor des grandes bonneteries de Caix et de l'application des lois Jules Ferry, rendant l'instruction obligatoire.

Avec son corps principal élevé sur deux niveaux, sa grande tour marquant l'entrée, et ses vastes baies laissant entrer la lumière, l'école affirmait une volonté claire : former, élever, instruire. Lucie y apprit à lire et à écrire dans un cadre qui imposait le sérieux et la rigueur. Elle ne s'y distingua pas par une curiosité bruyante, mais par une attention profonde, presque grave. Elle retenait tout, consciente — peut-être déjà — que la mémoire serait un jour l'une de ses plus grandes responsabilités.

À la sortie des classes, elle suivait parfois sa mère chez des voisins malades ou âgés. Elle observait les gestes simples : ajuster un oreiller, réchauffer une main froide, écouter sans interrompre. Personne ne parlait de vocation. Pourtant, quelque chose s'installait en elle, lentement, sûrement. Le soin ne s'enseignait pas ; il se transmettait par l'exemple.

L'église occupait une place centrale dans sa vie. Non seulement comme lieu de prière, mais comme point d'ancrage. Elle y retrouvait les mêmes visages, semaine après semaine, année après année. Elle y apprenait la patience, l'humilité, le silence. Lucie ne cherchait pas Dieu dans l'extraordinaire, mais dans la répétition des gestes, dans la constance.

À mesure qu'elle grandissait, elle devenait une présence familière dans les rues de Caix. Toujours discrète, toujours attentive. On la savait fiable. On commençait à lui confier des commissions, des messages, parfois même des secrets d'adultes glissés à voix basse. Lucie écoutait, gardait pour elle, ne trahissait jamais. Sa réputation se construisait sans qu'elle y participe.

Les anciens la regardaient avec une bienveillance particulière. Ils voyaient en elle cette solidité rare, cette manière de se tenir droite sans rigidité. Ils savaient reconnaître les caractères forgés pour durer. À Caix, on n'élevait pas des rêveurs, mais des piliers.

Les saisons passaient, et avec elles les premières pertes, les premiers deuils. Lucie découvrait que la mort faisait partie du paysage, au même titre que les champs ou l'église. Elle ne la craignait pas ; elle l'acceptait. Cette familiarité précoce avec la finitude façonna son rapport à la vie : intense, mais jamais précipité.

Quand Lucie atteignit l'âge adulte, elle n'avait rien d'une héroïne annoncée. Elle n'était ni flamboyante ni remarquable au premier regard. Mais elle portait en elle quelque chose de plus précieux : une force calme, patiente, enracinée.

Caix l'avait formée sans le savoir.

Et bientôt, le village aurait besoin d'elle plus que jamais.

Deuxième Partie — Soigner au cœur de l'enfer

Chapitre 3 — Quand Caix devient hôpital

L'été 1914 n'apporta pas seulement la chaleur sur le plateau du Santerre. Il amena avec lui un bruit nouveau, sourd, lointain d'abord, puis de plus en plus présent. Un grondement qui ne ressemblait ni au tonnerre ni au passage des charrettes. À Caix, on comprit très vite que la guerre ne resterait pas aux frontières des journaux.

Les hommes partirent. Certains revinrent trop tôt, déjà blessés. D'autres ne revinrent jamais. Le village se vida de ses forces vives tandis que les femmes, les anciens et les enfants apprenaient à tenir sans bruit. Les rues prirent une gravité nouvelle. Chaque pas semblait peser davantage.

Très vite, Caix changea de visage. Sa position stratégique, au cœur du Santerre, en fit une base arrière essentielle. L'armée réquisitionna bâtiments et maisons. L'école des filles, où résonnaient encore récemment les voix des enfants, fut transformée en hôpital militaire de fortune. Les pupitres disparurent, remplacés par des lits de camp. Les cartes de géographie cédèrent la place aux pansements et aux flacons d'éther.

C'est là que Lucie entra en service.

Elle n'avait rien revendiqué. Elle s'était simplement présentée. À trente-quatre ans, elle portait déjà sur le visage cette détermination tranquille que la vie lui avait donnée. On lui confia des tâches, puis des responsabilités. Elle devint infirmière de la Croix-Rouge presque naturellement, comme si ce rôle l'attendait depuis toujours.

Les journées se confondaient. Le temps n'était plus mesuré en heures, mais en arrivées de blessés. Des hommes couverts de boue, de sang, de fatigue. Des regards perdus, des corps brisés. L'air de l'école-hôpital était saturé d'odeurs âcres : l'iode, l'éther, la sueur, la peur. Lucie s'y déplaçait sans hâte inutile, attentive à chacun, sans jamais laisser transparaître l'horreur qui l'entourait.

Elle apprit à faire vite et bien. À soulager, nettoyer, rassurer. À tenir une main quand il n'y avait plus rien d'autre à faire. À fermer des yeux avec douceur. Dans

la poche de son tablier, elle gardait parfois le chapelet de bois de son grand-père. Elle ne le sortait pas toujours, mais sa simple présence suffisait.

À l'extérieur, le village vivait au rythme du front. Les convois passaient, les chevaux piaffaient, les canons grondaient au loin. La gare, aujourd'hui disparue, voyait circuler des trains chargés de matériel et d'hommes. Caix n'était plus un refuge ; il était un rouage de la guerre.

Lucie comprit alors que le soin ne se limitait pas aux gestes médicaux. Il fallait aussi préserver ce qui restait d'humanité. Un mot doux, un regard, une prière murmurée à l'oreille d'un mourant. Elle devenait, sans le savoir, le dernier lien entre ces hommes et la vie qu'ils quittaient.

La guerre avait franchi le seuil de Caix.

Et Lucie Morel se tenait désormais en première ligne — non pas avec une arme, mais avec ses mains et son courage silencieux.

Chapitre 4 — Le Cavalier brisé

Août 1916 écrasait le Santerre sous une chaleur lourde. Depuis des semaines, la bataille de la Somme faisait rage. Le canon ne se taisait plus. À Caix, l'hôpital ne désemplissait pas. Les blessés arrivaient par vagues, portés sur des civières, déposés dans un silence souvent plus éloquent que les cris.

Le 21 août, un convoi différent des autres s'arrêta devant l'école transformée en hôpital. Il n'y eut ni agitation, ni ordres criés. Seulement une tension particulière, presque respectueuse. On descendit une civière hors norme.

L'homme qu'elle portait n'était plus qu'un corps maintenu artificiellement. Pour contenir ce qu'il restait de ses membres pulvérisés par une grenade à la ferme de Lihu, on l'avait installé dans un coffrage de bois grossier, rempli de débris pour immobiliser sa chair meurtrie. Ce n'était pas un blessé ordinaire. C'était un homme déjà presque mort.

Lucie s'approcha. Elle ne vit ni les galons, ni le rang. Elle vit un visage pâle, des yeux encore ouverts, accrochés à la vie par une volonté qui défiait la douleur. Elle comprit immédiatement qu'il n'y aurait pas de miracle.

Elle resta.

Toute la journée, elle veilla ce corps brisé. Elle humidifia les lèvres, ajusta les pansements, murmura des paroles simples. L'homme respirait difficilement. Par moments, son regard cherchait quelque chose — peut-être un souvenir, peut-être un visage aimé. Lucie lui offrit le sien, calme et présent.

Ce n'est que plus tard qu'elle apprendrait son nom : Louis Napoléon Murat, maréchal des logis au 5^e régiment de cuirassiers à pied. Un descendant de rois et d'empereurs, réduit à l'état de soldat parmi les soldats. À cet instant, il n'était plus un prince. Il était un homme de France, mourant loin des siens.

Lorsqu'il rendit son dernier souffle, ce fut dans les bras de Lucie Morel.

Dans cette salle improvisée, entre des murs d'école, la grande Histoire venait de s'incliner devant la plus humble des fidélités. Lucie ferma doucement les yeux du Cavalier brisé. Elle savait désormais que la bravoure ne portait pas toujours un nom illustre.

Ce jour-là, sans le savoir, elle scellait un pacte silencieux avec tous les hommes qu'elle soignerait ensuite.

Elle ne ferait jamais de distinction.

Elle servirait jusqu'au bout.

Chapitre 5 — Le dernier souffle

La mort, Lucie l'avait déjà croisée. Elle l'avait vue rôder dans les regards vides, dans les silences trop longs, dans les lettres jamais remises. Mais ce jour d'août 1916, elle en sentit tout le poids. La disparition de Louis Napoléon Murat ne fut pas seulement celle d'un homme ; elle fut une leçon.

Dans la salle d'hôpital improvisée, les autres blessés semblaient s'être tus. Comme si chacun avait compris que quelque chose d'important venait de se produire. Lucie resta encore un moment auprès du corps, la main posée sur ce front désormais immobile. Elle pria, non pas pour le rang ou le nom, mais pour l'âme d'un soldat mort loin de chez lui.

Quand le corps fut emporté, la guerre reprit son rythme implacable. D'autres civières arrivèrent. D'autres cris. D'autres silences. Mais Lucie n'oublia pas. Elle ne le ferait jamais. Ce prince mort à Caix avait rendu visible une vérité qu'elle pressentait déjà : dans la guerre, tous les hommes se rejoignent dans la souffrance, et seule la dignité donnée par ceux qui restent peut adoucir la fin.

À partir de ce jour, Lucie se montra encore plus attentive. Elle veillait sans compter, refusant de quitter son poste tant que l'hôpital restait plein. Les nuits étaient courtes, hachées par les appels et les urgences. Parfois, elle s'asseyait quelques minutes sur une chaise, le dos contre le mur, le chapelet serré dans la paume. Elle ne demandait rien pour elle-même. Elle tenait.

Elle comprit aussi que la mémoire serait essentielle. Que ces hommes ne devaient pas disparaître une seconde fois dans l'oubli. Elle commença à retenir des noms, des visages, des fragments de vies confiés dans l'urgence. Elle devenait déjà, sans le savoir, la gardienne de ce que la guerre détruisait.

Chapitre 6 — La Panneterie, cœur battant de l'arrière

Lorsque Lucie quittait l'hôpital, ce n'était jamais pour se reposer longtemps. Sa maison natale, **La Panneterie**, avait elle aussi été réquisitionnée. Le service des Postes aux Armées y avait pris place, transformant le foyer familial en un carrefour essentiel de la guerre.

La grande table de bois, autour de laquelle son père racontait autrefois ses campagnes, se couvrait désormais de sacs de courrier. Des lettres tachées de boue, des cartes écrites à la hâte, des enveloppes serrées comme des trésors. Lucie aidait à trier, à classer, à préparer ces fragments de vie destinés aux familles.

Passer d'un corps blessé à une lettre d'adieu était pour elle une continuité. Soigner la chair à l'hôpital, préserver l'âme à la maison. Chaque enveloppe contenait un espoir ou une dernière pensée. Lucie les manipulait avec une infinie précaution, consciente que certaines ne trouveraient jamais de réponse.

À l'extérieur, Caix était devenu un nœud logistique. La gare voyait passer des trains militaires, dont l'un des plus impressionnants : un train blindé d'artillerie lourde sur voie ferrée. Ce monstre d'acier, hérissé de canons, stationnait parfois non loin du village. Une photographie immortalisera plus tard Lucie devant cette machine de guerre, frêle silhouette en blouse blanche face à la brutalité du métal.

Ce contraste résumait tout.

La guerre contre le soin.

Le bruit contre le silence.

La destruction contre la persévérance.

La Panneterie, autrefois maison familiale, était devenue un refuge moral. Entre ses murs, les lettres circulaient, les nouvelles passaient, les espoirs se maintenaient. Lucie y travaillait avec la même rigueur qu'à l'hôpital. Elle savait que chaque mot transmis pouvait sauver un homme du désespoir.

Quand la nuit tombait sur Caix, et que le canon continuait de gronder au loin, Lucie regardait parfois la place du village. Elle imaginait le monument aux morts qui s'élèverait un jour, portant cette simple inscription : « **Aux Braves** ». Elle savait désormais que la bravoure n'avait ni uniforme unique, ni visage figé.

La guerre finirait.

Mais ce que Lucie Morel avait appris ne la quitterait plus jamais.

La Première Guerre mondiale s'acheva, laissant Caix meurtri, transformé, mais debout. Lucie, elle, en sortit changée à jamais. Elle avait soigné, veillé, accompagné. Elle avait appris que servir pouvait se faire dans l'ombre, et que le silence était parfois la forme la plus pure du courage.

Elle ignorait encore que vingt ans plus tard, un autre envahisseur franchirait les routes du Santerre.

Et que son rôle, une fois encore, serait de veiller.

Troisième Partie — Résister dans l’ombre

Chapitre 7 — De Lucie à “Madame Deschamps”

Il y a des guerres qui ne préviennent pas.

Elles reviennent.

Lorsque les premières rumeurs circulèrent à Caix à la fin des années trente, Lucie Morel comprit avant beaucoup d’autres. Elle avait déjà vu cela. Les silences qui s’allongent. Les regards qui se détournent. Les journaux que l’on replie trop vite. La peur ne criait pas encore, mais elle s’installait.

Lucie avait soixante ans passés. Aux yeux de tous, elle n’était plus qu’une femme vieillissante, courbée par le temps, fidèle à ses habitudes. Elle avançait lentement, dans son manteau de bure, chaussée de ses lourdes galoches. Une silhouette inoffensive, presque invisible. C’était précisément ce qui allait la rendre dangereuse.

En 1940, lorsque les troupes allemandes pénétrèrent en Picardie, Caix ne résista pas. Le village subit, comme tant d’autres. Les uniformes étrangers occupèrent l’espace, les ordres claquèrent, la liberté se retira derrière les portes closes. Pour beaucoup, il s’agissait de survivre. Pour Lucie, il s’agissait de rester debout.

Elle n’éprouva ni colère spectaculaire, ni révolte bruyante. Elle ressentit quelque chose de plus ancien, de plus profond : une certitude. Elle savait ce que l’occupation signifiait. Elle savait ce qu’elle exigeait de ceux qui refusaient de céder.

La Panneterie retrouva peu à peu son rôle de maison-refuge. Comme en 1914, on y entra discrètement, on y parlait à voix basse. Mais cette fois, rien n’était laissé au hasard. Les lettres ouvertes avaient disparu. À leur place, des messages codés, des documents pliés, des informations qu’il ne fallait ni conserver trop longtemps, ni transmettre trop lentement.

C’est à ce moment-là que Lucie changea de nom.

Elle devint Madame Deschamps.

Ce pseudonyme n’avait rien d’héroïque. Il était volontairement banal. Facile à oublier. Facile à confondre. Sous ce nom, Lucie entra dans un réseau de

renseignement de l'Armée française. Elle ne posa pas de questions inutiles. Elle accepta les règles avec la même rigueur qu'autrefois les protocoles de l'hôpital.

Elle mit à profit ce que l'ennemi méprisait : une femme, âgée, pieuse, et enracinée dans un village rural.

Elle circulait librement. Elle observait. Elle écoutait. Elle mémorisait. Elle transmettait. Les patrouilles la croisaient sans la voir. Les soldats la saluaient parfois par politesse, jamais par méfiance. Lucie comprenait alors que le silence pouvait être une arme.

Chaque jour comportait sa part de risque. Une parole de trop. Un regard mal interprété. Une perquisition imprévue. Lucie connaissait le prix de l'erreur. Elle l'acceptait pleinement. Elle avait déjà vu la mort de près. Elle ne la craignait plus.

Le soir, seule dans sa chambre, elle priait devant son Christ mutilé. Ce visage de bois, marqué par les éclats de la guerre précédente, lui rappelait que la France aussi avait été blessée, mais qu'elle n'avait jamais disparu. Lucie ne demandait pas la victoire. Elle demandait la force de tenir.

Elle n'était plus seulement Lucie Morel.

Elle n'était pas encore une légende.

Elle était une femme ordinaire engagée dans une guerre invisible, convaincue que la dignité d'un pays se joue parfois dans les gestes les plus discrets.

À Caix, personne ne savait exactement ce qu'elle faisait.

Mais tous sentaient qu'elle veillait.

Chapitre 8 — Les muches de la liberté

À Caix, la terre n'avait jamais été seulement une terre à cultiver. Elle avait appris, bien avant Lucie, à protéger ceux qui y vivaient.

Sous les champs du Santerre, dissimulés dans le calcaire, s'étendaient les **muches** : des galeries creusées au XVI^e siècle pour échapper aux invasions. Elles n'apparaissaient sur aucune carte officielle. Leur existence se transmettait par le bouche-à-oreille, comme un secret de famille que l'on ne confie qu'à ceux qui sauront en user avec respect.

Lucie connaissait ces histoires depuis l'enfance. On ne les racontait pas comme des légendes, mais comme des faits. Des refuges où l'on avait caché des enfants, des vieillards, parfois des troupeaux entiers. Des lieux où le silence avait sauvé des vies.

Lorsque l'occupation allemande s'installa, ces souvenirs anciens reprirent soudain leur sens.

Lucie comprit avant d'autres que la pierre serait à nouveau un allié. Les muches n'étaient pas seulement un vestige du passé ; elles étaient une réponse. Elle retrouva les entrées dissimulées, celles que le temps avait presque effacées. Certaines se cachaient derrière des murs anodins, d'autres sous des dalles, d'autres encore à proximité de l'église. Elle n'en parlait jamais ouvertement. Elle guidait.

Dans l'obscurité fraîche des galeries, le temps semblait suspendu. Les voix s'y faisaient chuchotements. Les pas étaient mesurés. Chaque mouvement comptait. Lucie avançait sans hésitation. Elle connaissait les boyaux étroits, les zones fragiles, les recoins où l'on pouvait s'asseoir sans être vu.

Les muches devinrent un espace de passage et d'attente. On y cacha des hommes traqués, des documents, parfois de simples rumeurs qu'il fallait protéger avant de les transmettre. Lucie apportait de l'eau, du pain, des soins. Elle restait le temps nécessaire, jamais plus. Elle savait que l'efficacité exigeait la discrétion.

Ce retour aux souterrains inscrivait la Résistance dans une continuité bien plus ancienne que la guerre elle-même. À Caix, on résistait depuis toujours de la même manière : sans fracas, sans défi inutile, en utilisant la terre comme alliée.

Lucie n'avait pas besoin de discours pour convaincre. Sa simple présence suffisait. Ceux qu'elle guidait comprenaient qu'ils entraient dans un lieu où l'on avait survécu avant eux — et où ils survivraient à leur tour.

Parfois, seule dans ces galeries, Lucie s'arrêtait un instant. Elle posait la main contre la pierre froide. Elle pensait à ceux qui, des siècles plus tôt, avaient fait le même geste, animés par la même volonté : protéger la vie coûte que coûte.

La nuit, lorsqu'elle regagnait la surface, elle retrouvait son visage de femme ordinaire. Elle reprenait son manteau, ses galoches, sa démarche lente. Personne ne pouvait imaginer ce qu'elle venait de faire.

C'était là toute sa force.

Dans ces souterrains oubliés, Lucie Morel ne se contentait pas de cacher des hommes.

Elle prolongeait une mémoire.

Elle faisait de Caix un refuge, une fois encore.

Chapitre 9 — Le ciel s’effondre (27 mai 1944)

Le 27 mai 1944 commença comme tant d’autres jours sous l’Occupation : dans une attente lourde, presque étouffante. Le ciel était clair au-dessus de Caix, d’un bleu trompeur, trop calme pour inspirer confiance. Lucie Morel se souvenait de ces matins-là. Elle savait que le danger aimait se dissimuler derrière la normalité.

Peu avant midi, le grondement se fit entendre.

D’abord lointain, presque confondu avec le vent. Puis plus net, plus agressif. Les habitants levèrent les yeux en même temps, comme guidés par un instinct commun. Là-haut, une silhouette d’avion surgissait, poursuivie par les éclats noirs de la Flak. Le ciel se couvrait soudain d’explosions brèves, sèches, comme autant de blessures ouvertes dans l’air.

La défense antiaérienne allemande ne cherchait pas la précision du tir direct. Les obus éclataient à altitude réglée, projetant une pluie de fragments incandescents. L’un d’eux frappa le Douglas A-20 Havoc, lacérant son fuselage, sectionnant ses commandes. L’appareil bascula.

Ce qui suivit ne dura que quelques secondes.

L’avion décrivit une trajectoire chaotique, traînant derrière lui une fumée noire, avant de s’abattre brutalement au cœur de Caix. L’explosion secoua les maisons, fit voler les vitres, projeta des débris à travers les rues. Le village entier fut plongé dans un chaos soudain.

Lucie n’attendit pas.

Alors que les soldats allemands accouraient vers le lieu du crash, elle se dirigea elle aussi vers la carcasse encore fumante. Elle n’avait pas besoin de réfléchir. Elle reconnaissait l’urgence à la manière dont elle reconnaissait autrefois les blessés graves : au silence qui précède la panique.

Parmi les débris tordus, elle découvrit un homme encore vivant : le sergent Tourbier. Son uniforme brûlait encore par endroits. Il respirait difficilement. Lucie s’agenouilla près de lui, sans prêter attention aux flammes ni aux cris. Ses gestes furent précis, rapides. Elle arrêta le sang, parla doucement, rassura.

À cet instant, il n’était ni Américain, ni aviateur, ni ennemi de l’occupant. Il était un homme à sauver.

Lucie sut qu’il n’y avait pas une seconde à perdre. Chaque minute augmentait le risque de fouille, d’interrogatoire, de représailles. Elle donna l’alerte à ceux qui

savaient. Les réseaux s'activèrent comme une mécanique silencieuse, rodée par des mois de danger.

Le sergent Tourbier fut rapidement dissimulé, puis pris en charge. De Caix, il fut conduit vers Guillaucourt, puis Ignaucourt, changeant de refuge comme on change de souffle. Lucie regarda partir cet homme qu'elle venait d'arracher à la mort, consciente qu'elle ne le reverrait sans doute jamais.

Mais le ciel avait livré plus d'un survivant.

Chapitre 10 — Sauver les vivants

Le fracas du crash n'était pas encore retombé que le danger se déplaçait déjà. À Caix, chacun savait que les minutes qui suivaient décideraient de tout.

L'avion abattu n'avait pas livré qu'un seul survivant. D'autres hommes avaient réussi à s'extraire de la carcasse en flammes avant l'explosion finale. Blessés, désorientés, étrangers à cette terre qu'ils n'avaient vue jusque-là que d'en haut, ils étaient désormais des proies.

Lucie comprit immédiatement.

Les soldats allemands fouillaient les abords, inspectaient les jardins, interrogeaient les habitants. La présence d'aviateurs alliés au sol constituait un crime capital pour quiconque leur viendrait en aide. Mais Lucie n'hésita pas. Elle n'avait jamais appris à détourner le regard.

Elle retrouva les hommes un à un, les guida sans éclat, sans gestes inutiles. Elle parlait peu, mais chaque mot comptait. Elle les fit avancer par des chemins secondaires, des passages qu'elle connaissait depuis l'enfance. À chacun, elle demandait le silence. À chacun, elle offrait la même certitude tranquille : *vous êtes en sécurité tant que vous me suivez.*

Les muches s'ouvrirent à nouveau.

Dans ces galeries creusées dans le calcaire, l'air était frais, presque immobile. La lumière s'éteignit derrière eux. Le monde extérieur, avec ses patrouilles et ses cris, semblait soudain lointain. Lucie avançait en tête, sûre de ses pas. Elle connaissait la hauteur des plafonds, la largeur des boyaux, les endroits où l'on pouvait s'asseoir sans être vu.

Là, sous la terre de Caix, elle soigna les blessés. Elle nettoya les plaies, banda les membres, partagea l'eau et le pain. Elle ne posait pas de questions inutiles. Elle savait que ces hommes n'étaient pas là pour raconter leur histoire, mais pour survivre.

Le temps s'étira. Chaque bruit venu de la surface faisait battre les cœurs plus fort. Lucie restait calme. Elle avait appris, dans d'autres guerres, que la peur se propage plus vite que le danger lui-même. Sa présence suffisait à contenir l'angoisse.

Les jours suivants, l'exfiltration s'organisa. Par petits groupes, les aviateurs furent déplacés vers d'autres refuges, confiés à la Résistance locale. Lucie accompagna les premiers passages, puis transmit les relais. Elle savait quand se retirer. Elle savait que trop rester pouvait compromettre l'ensemble.

Lorsque les muches se vidèrent à nouveau, elles retrouvèrent leur silence ancestral. Lucie resta seule un instant dans l'obscurité. Elle posa la main contre la pierre froide. Elle pensa à ceux qui, des siècles plus tôt, avaient attendu là, cachés, le souffle suspendu. La même peur. La même espérance.

En regagnant la surface, elle reprit son visage ordinaire. Le manteau de bure. Les galoches. La démarche lente d'une femme âgée. Aux yeux de l'occupant, elle n'était rien. Pour les hommes qu'elle venait de sauver, elle était tout.

Ce jour-là, Lucie Morel ne sauva pas seulement des soldats alliés. Elle confirma ce qu'elle était devenue.

Une sentinelle sans arme.

Une passeuse de vies.

Une femme qui, une fois encore, avait choisi de rester debout.

Quatrième Partie — La gardienne du temps

Chapitre 11 — Quand le silence revient

La guerre ne s’acheva pas dans le fracas à Caix.

Elle se retira comme une bête blessée, laissant derrière elle un silence épais, presque suspect. Un matin, les routes furent vides. Les uniformes avaient disparu. Les ordres criés en langue étrangère s’étaient tus. Le village respirait à nouveau — mais avec retenue.

Lucie observa ce retour au calme sans illusion. Elle savait que la paix ne réparait rien d’elle-même. Elle se contentait d’ouvrir un espace où les hommes devaient apprendre à vivre avec ce qu’ils avaient traversé. Les maisons tenaient debout, mais les regards portaient encore la fatigue et la peur. Les conversations reprenaient, mais certaines phrases restaient inachevées.

Lucie, elle, reprit sa place comme si elle ne l’avait jamais quittée.

Elle ne parla jamais de ce qu’elle avait fait. Ni du nom qu’elle avait porté. Ni des hommes qu’elle avait cachés. À Caix, on n’insistait pas. On respectait ce silence comme on respecte une tombe : avec pudeur. Ceux qui savaient comprenaient. Les autres n’avaient pas besoin de savoir.

Elle recommença à parcourir les rues du village, lentement, méthodiquement. À rendre visite aux malades, à porter des nouvelles, à écouter. On venait la chercher pour un conseil, une présence, parfois simplement pour ne pas être seul. Lucie ne refusait jamais. Elle avait survécu à deux guerres ; elle pouvait bien survivre à l’après.

Le soir, lorsqu’elle rentrait à La Panneterie, elle s’asseyait dans la même pièce que jadis. Les murs avaient tout vu. Les lettres des poilus, les messages de la Résistance, les silences lourds de décisions prises dans l’urgence. Désormais, ils n’entendaient plus que le tic-tac discret du temps retrouvé.

Lucie priait toujours. Non pour demander, mais pour remercier. Pour les vivants. Pour les morts. Pour ceux qui n’étaient jamais revenus et pour ceux qui, comme elle, avaient continué à veiller.

Le village se reconstruisait lentement. Les enfants jouaient à nouveau sur la place. Les saisons reprenaient leur cycle. Mais quelque chose avait changé à

jamais : Caix savait désormais que son salut avait parfois tenu à des gestes minuscules, accomplis par des êtres qui n'avaient jamais cherché à être vus.

Lucie Morel faisait partie de ceux-là.

Elle n'était plus une résistante.

Elle n'était plus une infirmière de guerre.

Elle devenait autre chose.

La gardienne du temps.

Chapitre 12 — La silhouette de Caix

Avec les années, Lucie Morel cessa d'être une personne pour devenir une présence.

On la voyait partout, par tous les temps. Tôt le matin, lorsqu'un brouillard épais s'accrochait encore aux champs du Santerre. À la tombée du jour, quand les volets se fermaient un à un. Elle avançait lentement, mais toujours avec la même détermination, enveloppée dans son manteau de bure dont la couleur semblait s'être confondue avec celle de la terre. Ses galoches frappaient le sol d'un bruit sourd et régulier, reconnaissable entre tous.

À Caix, ce bruit rassurait.

Il signifiait que tout tenait encore debout.

Lucie vieillissait, mais elle refusait de disparaître. Elle continuait à rendre visite aux malades, à porter une soupe, à s'asseoir au chevet d'un voisin affaibli. Elle n'apportait pas de grandes paroles. Elle apportait le temps. Elle savait rester. Dans un monde pressé d'oublier, elle incarnait la patience.

Les enfants la regardaient passer avec curiosité. Ils ne connaissaient pas son histoire, mais ils sentaient instinctivement qu'elle appartenait au village plus que n'importe qui. Les anciens, eux, la saluaient avec respect. Ils savaient ce qu'ils lui devaient, même sans jamais l'avoir formulé.

À l'église, Lucie occupait toujours la même place. Elle arrivait tôt, repartait tard. Sa foi n'avait rien de démonstratif. Elle était faite de fidélité et de constance. Elle priait comme elle avait vécu : sans bruit, sans attente de reconnaissance.

Chaque 15 août, lors de la procession de l'Assomption, sa présence était guettée. Même lorsque ses forces commencèrent à décliner, Lucie était là. Les années où elle ne pouvait plus marcher, on l'installait au bord de la route, enveloppée dans une couverture. Elle suivait la procession du regard, saluait la Vierge, bénissait les passants d'un signe de tête.

Elle était devenue le lien vivant entre le passé et le présent.

À mesure que le temps avançait, Lucie parlait de moins en moins. Mais son silence n'était pas un retrait. Il était un témoignage. Tout en elle disait que certaines vies n'ont pas besoin d'être racontées pour être comprises.

À Caix, on ne demandait plus :

— « *Où est Mademoiselle Lucie ?* »

On savait.

Elle était là.

Toujours.

Chapitre 13 — Les objets qui parlent

Avec les années, Lucie Morel avait appris à se délester de l'inutile. Elle ne gardait presque rien. Mais ce qu'elle conservait avait une valeur que nul ne pouvait mesurer au poids ou à l'apparence. Chaque objet était un fragment de vie, un témoin silencieux de ce qui avait été traversé.

Dans sa chambre, à La Panneterie, tout semblait immobile. Le mobilier était simple, presque austère. Pourtant, ceux qui y entraient ressentaient une présence particulière, comme si les murs retenaient encore des échos anciens. Lucie y vivait entourée de souvenirs qui ne réclamaient pas de mots.

Il y avait d'abord le chapelet de bois.

Façonné par la main de son grand-père, passé de génération en génération, il portait l'usure de milliers de prières. Lucie le tenait souvent entre ses doigts, sans toujours égrener les mots. Il lui rappelait sa mère, son père, la fidélité tranquille de ceux qui avaient tenu avant elle. Ce chapelet n'était pas un symbole de renoncement, mais d'enracinement.

Et puis il y avait le Christ mutilé.

Ce crucifix de bois, marqué par les éclats d'obus de la Grande Guerre, Lucie l'avait recueilli comme on recueille un blessé. Le visage était fendu, le corps entaillé, mais l'expression demeurait intacte. Elle l'avait installé face à son lit. Chaque soir, elle priait devant lui. Chaque soir, elle y déposait ce qu'elle n'avait jamais dit à personne.

Pour Lucie, ce Christ était le miroir de la France qu'elle avait servie. Blessée, meurtrie, parfois méconnaissable, mais toujours debout. Elle ne voyait pas dans ces blessures une défaite, mais la preuve que quelque chose avait résisté.

Avec le temps, Lucie éprouva le besoin de poser un geste. Non pas pour être vue, mais pour transmettre. À l'église de Caix, elle offrit un confessionnal, dédié à la mémoire de Jacques Beaubier, tombé au champ d'honneur en 1916. Ce lieu de silence et de pardon était, à ses yeux, une réponse à la violence traversée.

Elle qui avait entendu tant de derniers souffles, tant de confidences murmurées dans l'urgence ou la peur, offrait désormais un espace où les vivants pourraient déposer leurs fardeaux. Ce don n'était pas un hommage spectaculaire. Il était fidèle à ce qu'elle avait toujours été : discret, nécessaire, profondément humain.

Les objets qui entouraient Lucie n'étaient pas des reliques figées.
Ils parlaient.

Ils racontaient une vie faite de service, de renoncements assumés et de fidélité sans faille.

Dans le silence de sa chambre, Lucie Morel continuait de veiller.

Les mots n'étaient plus nécessaires.

Les objets suffisaient.

Chapitre 14 — Le dernier voyage

Vint un temps où le corps rappela à Lucie Morel ce qu'elle avait toujours su : même les sentinelles doivent, un jour, quitter leur poste.

Les gestes du quotidien devenaient plus lents. Les chemins du village, qu'elle avait parcourus des milliers de fois, semblaient soudain plus longs, plus exigeants. Lucie ne s'en plaignait pas. Elle constatait, simplement. Elle avait appris depuis longtemps à écouter ce que le corps dit quand il ne peut plus obéir à la volonté seule.

La décision de quitter La Panneterie ne fut pas prise à la légère. Cette maison était plus qu'un lieu de vie ; elle était une part d'elle-même. Elle avait abrité l'enfance, la guerre, la Résistance, les silences et les veilles. Chaque mur portait une mémoire. Mais Lucie savait aussi reconnaître le moment où il faut accepter l'aide des autres.

Lorsqu'on lui parla d'un lieu plus adapté à ses besoins, elle n'opposa pas de résistance inutile. Elle posa une seule condition. Une seule.

Emporter avec elle son Christ mutilé.

Ni meubles, ni souvenirs superflus, ni objets de confort. Ce Christ de bois, blessé par les éclats d'obus, devait l'accompagner. Il était son compagnon de route depuis trop longtemps pour être laissé derrière. Il incarnait tout ce qu'elle avait traversé, tout ce qu'elle avait accepté, tout ce qu'elle avait offert sans jamais demander.

Le jour du départ, Caix observa en silence. On la vit quitter La Panneterie avec lenteur, soutenue mais digne. Il n'y eut ni discours, ni adieux appuyés. Chacun comprenait que ce départ n'était pas un abandon, mais un passage.

Lucie ne regarda pas longuement derrière elle. Elle avait toujours su avancer sans se retourner. Ce qu'elle laissait était en sécurité : dans les pierres, dans les mémoires, dans les gestes transmis.

Pour elle, ce dernier voyage n'était pas une fin.

C'était un déplacement du veilleur.

Elle emportait l'essentiel.

Et cela suffisait.

Chapitre 15 — Rejoindre les Braves

Lucie Morel s'éteignit le 23 juillet 1971, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Sa mort fut paisible, à l'image de la vie qu'elle avait menée. Il n'y eut ni agitation, ni drame. Seulement ce moment suspendu où le souffle se retire doucement, comme une veille qui prend fin après une longue nuit.

À Caix, la nouvelle se répandit sans bruit. Elle n'eut pas besoin d'être annoncée à haute voix. Chacun la reçut avec cette gravité particulière réservée aux départs qui comptent. Le village savait qu'il venait de perdre plus qu'une habitante. Il perdait un repère.

Lucie ne laissait derrière elle ni fortune, ni titres, ni récit officiel de ses actions. Elle laissait autre chose, de plus rare : une trace morale. Une manière d'avoir été au monde. Une certitude silencieuse que l'on peut traverser l'Histoire sans jamais trahir ce que l'on est.

Conformément à sa volonté, Lucie fut enterrée sur la parcelle familiale de La Panneterie, au milieu de soldats exhumés après la Première Guerre mondiale. Des hommes que les familles n'avaient jamais réclamés. Des noms parfois effacés. Des corps longtemps oubliés sous la terre du Santerre.

Elle avait choisi de reposer parmi eux.

Ce choix n'était pas un symbole. Il était une fidélité. Lucie avait soigné ces hommes. Elle les avait accompagnés dans la mort. Elle refusait de les abandonner une fois encore. Même dans son dernier sommeil, elle restait à leur côté.

Sur le monument aux morts du village, l'inscription « Aux Braves » prenait désormais une résonance nouvelle. Car parmi ces braves, il y avait aussi une femme. Une femme sans uniforme. Une femme sans médaille. Une femme qui avait veillé quand d'autres combattaient, résisté quand d'autres se taisaient, transmis quand d'autres oubliaient.

Lucie Morel avait rejoint ceux qu'elle avait servis toute sa vie.

Et à Caix, chacun savait désormais que certaines sentinelles ne quittent jamais vraiment leur poste.

Remerciements

Ce livret n'aurait pu voir le jour sans la mémoire partagée, les archives conservées et la fidélité de celles et ceux qui, depuis des générations, veillent sur l'histoire de Caix.

Nos remerciements s'adressent en premier lieu aux habitants de Caix, d'hier et d'aujourd'hui, qui ont transmis les souvenirs, les récits et parfois les silences, permettant de faire revivre une figure profondément ancrée dans l'âme du village : Lucie Morel.

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance particulière à Monsieur Joël Romby et Monsieur Christophe Secq, pour leur engagement, leur disponibilité et leur précieuse contribution à la transmission de l'histoire locale. Par leur connaissance, leurs recherches et leur attachement au patrimoine de Caix, ils ont largement contribué à faire émerger et à préserver cette mémoire collective.

Nos remerciements vont également à la commune de Caix, pour son soutien et son engagement en faveur de la valorisation de l'histoire et de la mémoire du village, ainsi qu'à toutes les personnes ayant participé à la conservation des archives, des photographies et des témoignages qui ont nourri ce travail.

Enfin, ce livret est dédié à toutes les sentinelles silencieuses, connues ou anonymes, qui ont soigné, protégé, résisté et transmis sans jamais chercher la reconnaissance. À travers Lucie Morel, c'est leur mémoire collective que nous avons souhaité honorer.

Que ces pages soient reçues comme un témoignage de respect, de gratitude et de fidélité.

Lucie Morel – La Sentinelle de Caix

Elle n’a jamais cherché à être vue.

Elle a veillé.

Née à Caix en 1880, elle traverse deux guerres mondiales sans jamais quitter sa terre natale. Infirmière de la Croix-Rouge pendant la Grande Guerre, elle soigne les blessés lorsque le village devient hôpital. Vingt-cinq ans plus tard, sous l’Occupation, elle entre dans la Résistance sous un nom d’emprunt, cache des aviateurs alliés, transmet des renseignements, guide les hommes traqués vers les souterrains du Santerre.

Elle ne portera jamais d’uniforme.

Elle ne revendiquera jamais ses actes.

Elle restera, jusqu’à la fin, une présence discrète et essentielle.



À travers le parcours de Lucie Morel, ce livre raconte aussi l’histoire d’un village picard façonné par les conflits, le silence et la fidélité. Il rend hommage à ces femmes et ces hommes ordinaires dont le courage ne s’exprime ni dans les discours ni dans les décorations, mais dans les gestes répétés, patients, souvent invisibles.

Lucie Morel – La Sentinelle de Caix n’est pas une biographie héroïque.

C’est une transmission.

Un témoignage de ce que signifie servir sans bruit, résister sans haine, et veiller sans jamais se retirer.

Parce que certaines vies éclairent durablement un lieu.

Et parce qu’à Caix, la mémoire n’a jamais cessé de veiller.

Texte : Antoine BEAUVOIS

Édition 2026 – Commune de Caix

© Tous droits réservés